





C'est là que j'ai compris que ce long week-end n'allait pas être celui que j'avais imaginé.

Mon père est tout content, je le vois bien : il biche.

Une randonnée. Voilà ce qu'il prépare depuis quelques jours, penché dès l'aube sur l'écran de son vieil ordinateur. Une randonnée… je déteste marcher, moi. Il le sait. Normalement, il me connaît. Je suis son fils : Abel, quoi.

Mais visiblement pas tant que ça, et de moins en moins en moins depuis que ma sœur est née.

Au secours. Des journées à marcher… Combien ? Et pour aller où en plus ? Avec un sac sur les épaules ? Et quoi à manger ?



– Tu es sûr que c'est là, papa ?

– Normalement oui.

Nous sommes près de la Bourse. Dans une rue adjacente de la place. Mon père regarde sa montre.

– Ça y est, ça va ouvrir…

Mais non, rien. On est restés une heure et demie devant à faire les cent pas. Mon père a téléphoné à un numéro inscrit en tout petit sur la devanture mais ça ne répondait pas. On a rebroussé chemin, mon père, triste, la mort dans l'âme. Moi, affamé et frigorifié. C'était la boutique où il venait quand il était ado et scout. Pour acheter tout le nécessaire pour ses expéditions… Mais visiblement le scoutisme ne fait plus recette. Et puis, il n'était pas « scout », il était éclaireur neutre de France. Second de la patrouille du Cerf… tout un programme.



– Mange, poulet.

– Pas faim.

– C'est un ordre !

– C'est sûr que ça m'ouvre l'appétit d'avoir un père dictateur… Et tyrannique.

Ma sœur Jeanne est assise en bout de table sur une chaise suédoise que mon père a achetée sur Le Bon Coin. Elle porte autour du cou un bavoir avec une couronne très dorée de princesse. Elle mange avec ses mains un morceau de veau de la blanquette préparée par mon père. Elle s'en fout partout. Elle est dégueulasse, on dirait un cochon. Une cochonne. Je me demande si ce n'est pas la truie, la femme du cochon… Ma mère ramasse sous la table les bouts de viande mâchés et recrachés par ma sœur qu'elle fait tomber discrètement.

– Mange, on se lève tôt demain. Tu as vérifié tes affaires ?

– Vous allez nous manquer, mes amours.

Ma mère et ma sœur ne viennent pas. Elles restent à Paris. Mon père a décrété que c'était une randonnée « père-fils ». Moi j'aurais voulu que ma mère vienne aussi mais pas ma sœur.

Elle peut très bien rester à Paris seule : elle a 3 ans. Elle se débrouillera.

On lui aurait laissé de la nourriture et de l'eau et on aurait bien fermé la porte à triple tour. Et un peu d'argent aussi, pour qu'elle s'achète des jouets. Et des kebabs.

Je n'ai pas mangé et je suis allé me coucher tôt.

Dans le noir de ma chambre, allongé dans mon lit, j'ai pleuré en m'endormant. Moi, je voulais qu'on passe des vacances tous ensemble. En famille, pas juste entre hommes. Heureusement, c'est une mini-randonnée de deux jours. Ça passe vite deux jours.

Je crois que ma mère est venue quand je dormais parce que, quand je me suis levé vers 3 heures du matin pour aller faire pipi, son odeur, sa bonne odeur de maman, flottait dans

ma chambre. J'allais lui manquer ça, c'est sûr : je suis son fils préféré.

À moi, en tout cas, elle me manque déjà.

J'ai dû faire n'importe quoi aux W.-C., mon pyjama sentait le pipi quand je me suis recouché.



Dans le train, j'ai dormi. Comme une souche.

Je crois que j'ai fait un rêve mais je ne m'en souviens pas bien : il y avait une pente qui, alternativement, s'inclinait de haut en bas et de bas en haut donc, sur laquelle je devais passer avec une toute, toute petite éponge, de la peinture rouge. Quelqu'un me surveillait mais je ne sais pas qui. Moi j'étais très consciencieux. À un moment, un canard passait sur la peinture et laissait ses empreintes partout… La suite, je ne